

**TEXTE A : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XIII, 1578.**

*Artisan d'origine modeste et de religion protestante, Jean de Léry participa à une expédition française au Brésil. A cette occasion, il partagea pendant quelque temps la vie des indiens Tupinambas. Vingt ans après son retour en France, il fit paraître un récit de son voyage.*

Au reste, parce que nos Tupinambas sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir<sup>1</sup> leur Arabotan, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux qui sur cela me fit telle demande :

« Que veut dire que vous autres, Français et Portugais, veniez de si loin pour quérir du bois pour vous chauffer, n'y en a-t-il point en votre pays ? »

A quoi lui ayant répondu que oui et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même<sup>2</sup> du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, ains<sup>3</sup> (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) que les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« Voire<sup>4</sup>, mais vous en faut-il tant ?

– Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon<sup>5</sup>) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises<sup>6</sup> et de draps rouges, voire même (m'accommodant<sup>7</sup> toujours à lui parler de choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par deçà<sup>8</sup>, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays.

– Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. »

Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre, dit :

« Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? »

– Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. »

Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef :

– « Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? ».

– « A ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux<sup>9</sup> à ses frères, sœurs et plus prochains parents. »

« – Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaut), à cette heure connais-je<sup>10</sup> que vous autres Français, êtes de grand fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il), des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela. »

Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

1- Quérir : aller chercher.

2- Ni même : ni surtout.

3- Ains : mais.

4- Voire : soit.

5- En lui faisant trouver bon : pour le persuader.

6- Frises : étoffes de laine.

7- M'accommodant : essayant.

8- Par deçà : chez les Tupinambas, au Brésil.

9- A défaut d'iceux : s'il n'a pas d'enfants.

10- Connais-je : je me rends compte.

## TEXTE B : Voltaire, *Essai sur les mœurs* (1756)

*L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations est une œuvre emblématique des Lumières. L'auteur s'y propose d'expliquer le monde, les hommes, leur histoire et leur culture à la lumière de la raison. Ce projet lui permet de comparer les civilisations connues et de remettre en question les préjugés communs.*

Des sauvages.

Entendez-vous par sauvages des rustres vivant dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons ; ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées, et par conséquent peu d'expressions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant, certains jours, dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs semblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir surtout que les peuples du Canada et les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois<sup>[1]</sup>, le Cafre, le Hottentot<sup>[2]</sup>, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, et cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont libres, et nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies transplantées auprès de leur territoire, par l'avarice et par la légèreté. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils se battent avec courage, et parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse, dans les Grands Hommes de Plutarque<sup>[3]</sup>, que celle de ce chef de Canadiens à qui une nation européenne proposait de lui céder son patrimoine ? « Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis ; dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous, et venez avec nous dans une terre étrangère ? »

Ces Canadiens étaient des Spartiates<sup>[4]</sup>, en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, et des sybarites<sup>[5]</sup> qui s'énervent dans nos villes.

1. Huron, Algonquin, Illinois : peuples indiens d'Amérique
2. Cafre, Hottentot : peuples nomades africains
3. Célèbre ouvrage de l'Antiquité dans lequel Plutarque, auteur latin, rassemble plus de cinquante biographies opposant chaque fois un Grec et un Romain.
4. Expression créée en référence à la vie des habitants de Sparte. Se dit de conditions austères et évoque le courage stoïque.
5. Habitants de Sybaris, en Italie du Sud. Ils avaient pour réputation d'aimer le luxe et d'adopter des mœurs libres.

**TEXTE C : Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772**

*Navigateur et explorateur français, Louis-Antoine de Bougainville voyage à Tahiti entre 1767 et 1770 et à son retour écrit Voyage autour du monde dans lequel il développe l'image idéalisée du « Bon sauvage ». En 1772, dans Supplément au Voyage de Bougainville, Diderot apporte un regard critique à l'entreprise du navigateur. Dans l'extrait ci-dessous, il fait parler un vieux Tahitien qui interpelle Bougainville.*

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*.

(...)

Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes. Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières, la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes Regarde ces femmes ; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c'est le mien ; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul ; je laboure la terre ; je grimpe la montagne ; je perce la forêt ; je parcours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre, et j'ai quatre-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île ! malheur aux Tahitiens présents, et à tous les Tahitiens à venir, du jour où tu nous as visités ! Nous ne connaissions qu'une maladie, celle à laquelle l'homme, l'animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse, et tu nous en as apporté une autre ; tu as infecté notre sang. Il nous faudra peut-être exterminer de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants ; ceux qui ont approché tes femmes ; celles qui ont approché tes hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres ; ou nos enfants, condamnés à nourrir et à perpétuer le mal que tu as donné aux pères et aux mères et qu'ils transmettront à jamais à leurs descendants. Malheureux ! tu seras coupable, ou des ravages qui suivront les funestes caresses des tiens, ou des meurtres que nous commettrons pour en arrêter le poison.

Corpus

- A. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XIII, 1578.
- B. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, 1756
- C. Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772

Questions

1. Quelle vision des « sauvages » proposent les auteurs des textes de ce corpus ? /10  
Votre réponse n'excédera pas un recto-verso
2. Comment apparaissent les Européens dans ces trois textes ? /5 (répondre plus rapidement à cette question – des citations ne sont pas indispensables)

Rendre le brouillon dans la copie

Critères d'évaluation

- Qualité de l'expression (orthographe / syntaxe et ponctuation / lexicque)
- Pertinence de la réponse
- Exploitation de tous les textes
- Effort de synthèse
- Clarté, cohérence de l'ensemble

Corpus

- A. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XIII, 1578.
- B. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, 1756
- C. Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772

Questions

1. Quelle vision des « sauvages » proposent les auteurs des textes de ce corpus ? /10  
Votre réponse n'excédera pas un recto-verso
2. Comment apparaissent les Européens dans ces trois textes ? /5 (répondre plus rapidement à cette question – des citations ne sont pas indispensables)

Rendre le brouillon dans la copie

Critères d'évaluation

- Qualité de l'expression (orthographe / syntaxe et ponctuation / lexicque)
- Pertinence de la réponse
- Exploitation de tous les textes
- Effort de synthèse
- Clarté, cohérence de l'ensemble